

# Théorie des territoires<sup>1</sup>

andrea mubi brighenti 2012

*Résumé* : Ce petit texte vise à explorer les dimensions qui constituent nos territoires en tant qu'entreprises sociales, c'est à dire entreprises de coexistence. Le point de départ est l'idée qu'on fait des territoires pour essayer de répondre à des problèmes spécifiques liés à la coexistence sociale même. Le texte élucide quel type de problèmes et quelles sont les conséquences pour les constitutions territoriales actuelles. Aujourd'hui, une territorialologie en tant que science des territoires ne peut que commencer par la constatation que "les territoires vivent". Mais avec quel lexique, quels concepts, quel outils analytiques parler des nos territoires contemporains?

*Mots-clés* : mesure ; expression ; dimensions territoriales ; constitutions territoriales ; zonalité; territoires contemporains

*Se risquer dans les territoires...*

Le titre contient évidemment de l'ironie : impossible de faire une théorie en seulement quelques pages. Même si Guy Debord est arrivé à esquisser sa "théorie de la dérive" en cinq pages environ. Au moins, le mot n'été pas tellement pratiqué, tandis que écrire de territoire est en peu comme écrire *peri physeos*. Mais il y a un autre point, plus intéressant : le mot *théorie* signifie aussi série, défilé. Peut-être, alors, la seule véritable théorie des territoires consisterait à suivre leur enfilade illimitée, sans aucune prétention de synthèse : simplement, repérer les conditions de territorialisation.

D'abord, d'un point de vue général, je n'ai rien de conclusif à dire à l'égard de la notion même de territoire. Je voudrais essayer ici une espèce de petite exploration, ou bien un tour de reconnaissance (un type de mouvement fort territorial...) de cette notion. Dans cette tâche, mon point de vue est, je dirais, problématique-problematisant : tandis que la pensée analytique vise à élaborer des systèmes de pensée ou des modèles formels de relations, et tandis que la pensée critique montre les limites de ces modèles ainsi que les jeux de pouvoir implicites dans chaque systématisation, la pensée problématique procède plutôt d'une façon raccordante, relationnelle, apte à traverser (en italien, on dirait

---

<sup>1</sup> Je voudrais remercier Marta Severo et Jérôme Denis pour leur aide précieux dans la rédaction du texte français.

“attraversante”). L’incertain, disait Canetti, est le vrai domaine de la pensée : mais il faudrait ajouter toute de suite, qu’incertain ne veut pas dire vague, ni complaisant. Plutôt, l’incertain est le terrain sur lequel on ouvre des chemins, des sentiers qui ne sont pas encore assurés par aucun schéma préalable, aucun manuel, abrégé, ou précis – mais, néanmoins, des sentiers qui vont nous mener quelque part.

Si, en général, une façon problématique-problématisante de penser, essaye toujours d’aller au de là des dichotomies reçues, dans le cas de la notion de territoire ces dichotomies sont avant tout celles entre *instinct et stratégie*, entre *territoire et réseaux*, entre *clôture et ouverture* du territoire. En même temps, nous sommes bien conscients qu’il faut passer *par* des dichotomies, en effet elles nous sont presque indispensables pour commencer à penser. Peut-être, l’attitude heuristique qui nous convient le mieux consiste à utiliser des dichotomies *suffisamment bonnes pour que nous puissions bientôt arriver (quam primum fieri potest) à les dépasser*. Dans cet exercice (surtout parce qu’il s’agit de se déplacer entre sciences humaines et sciences naturelles) il y a bien sûr beaucoup de risques à prendre : risques de réductionnisme, de déterminisme, etc. Mais, qui ne risque rien ne trouve rien ; voilà pourquoi je vous invite à vous risquer dans ces territoires.

### *L’essai territorial*

Je vous propose donc avant tout d’imaginer un territoire comme *un essai de réponse à des problèmes*, des nécessités, des besoins, aussi bien qu’un *essai de réponse à des désirs*, à des aspirations. Ces besoins et ces désirs que l’on trouve, que l’on ressent, que l’on forme, sont sociaux dans le sens qu’il se posent en relation à quelqu’un d’autre, plus ou moins différent de nous, avec lequel on habite, sur lequel on agit et qui, au bon moment, peut même agir sur nous. Toute l’aventure territoriale dérive de notre condition “sympatride”, comme les biologistes disent des animaux qui partagent une même “patrie”. Le territoire est intégralement une entreprise sociale, en tant qu’il détermine la condition d’un dedans partagé : même si, comme on le verra bientôt, c’est nous-mêmes qui faisons les territoires – en les traçant – nous ne détenons toutefois jamais un territoire entier, car le territoire, comme le milieu, nous déborde largement. Nous nous situons plutôt *dans* un territoire ; mais être-dans est toujours être-dans-avec-quelqu’un. Le territoire est donc camaraderie, commensalisme, compagnonnage, da la phratrie ou de la confrérie...

En essayant de qualifier les besoins et les désirs qui nous amènent à faire des territoires, je dirais qu’ils sont essentiellement des besoins de *mesure* et des désirs d’*expression*. Ce qui remonte à la double question de l’aménagement de la coexistence, d’un côté, et du

témoignage (ou, si vous voulez, du cri) de la vie, de l'autre. En effet, d'un côté les territoires servent toujours à mesurer une composition sociale. On trouve ici la question de la maîtrise : loi, administration, aménagement, gouvernance, savoirs techniques ont été développés et déployés en tant qu'outils de mesure des territoires, comme les historiens de l'état nous ont bien montré. Mais il faut absolument dégager l'idée de territoire d'unique outil de gouvernement, ou de simple attribut de l'état souverain (comme dans la définition de l'état donnée par Weber). On ne comprendrait pas grande chose des territoires dans leur diversité sans tenir compte du fait qu'ils nous servent aussi fondamentalement pour exprimer des événements sociaux : les gestes (salutations, menaces...), les voisinages, les affects et les intimités sont territoriaux, pas seulement au même titre, mais en même temps que les activités de mensuration (ainsi, on prend les "mesures" de l'autre).

Si l'on regarde le territoire comme essai de réponse à une série de problèmes et de désirs, on voit bien aussi que le territoire ne peut pas être pris comme un fait "naturel" que l'on découvre, une extension inerte de terre sur laquelle on agit dans quelque façon. Tout au contraire, il doit s'agir avant tout de quelque chose que l'on *fait*. Le territoire est établi par des actes accomplis dans des milieux avec quelqu'un (donc, sociales). Faire, effectuer, dans le sens d'*agir*. Cela n'est pas un hasard, je crois, que le mot *action* dérive du verbe latin *ago, -ere*, littéralement "mener les bêtes dans les champs".

En fait, cette étymologie nous décèle précisément les éléments cruciaux de l'entreprise de l'action : élément *milieu* (le champ ou la région où on se trouve ou que l'on traverse), élément *multiplicité d'êtres* (le troupeau de bêtes), élément *hétérogénéité entre êtres divers* (le rapport berger-troupeau, à travers, par exemple, la question de la délimitation du terrain de pâture, le *nómos*...), élément *contingence* (chaque acte peut toujours échouer, rien ne garantit son succès a priori), élément *intériorité* (l'acte territorial détermine la création d'un dedans, d'un nouveau horizon à l'intérieur duquel on se situe, dans lequel on est pris).

Il est vrai que les animaux savent le faire ; ils font leurs territoires avec beaucoup de souci et de finesse, comme les biologistes et les éthologues nous ont montré depuis longtemps. Parfois, en découvrant les finesses territoriales des bêtes, on peut même arriver à penser que l'homme ne soit qu'une apparition tardive dans l'histoire des territoires. Mais reconnaître que les animaux font aussi des territoires n'équivaut pas à soutenir que l'homme a une territorialité instinctive immuable qui serait pareille à celle des animaux. De ce point de vue, si intéressante qu'elle soit, l'éthologie humaine souffre certainement de réductionnisme. L'équivoque du réductionnisme et du primordialisme peut être évitée si on arrive à comprendre qu'on n'a besoin pas seulement d'une éthologie du comportement

animal et d'une politologie des organisations humaines, qu'on connaît déjà, mais aussi d'une politologie du comportement animal et d'une véritable éthologie des organisations. Cela revient à affirmer que nous avons des problèmes en commun avec les animaux (aménagement de la coexistence et désir de crier la vie, par exemple), même quand on y donne des réponses différentes. Si on accepte que le mot *territoire* vient du verbe latin *terreo, -ere*, "effrayer" (la même racine d'où vient le mot *terreur* – ce qui ne veut pas dire que "territoire" vient de "terreur", plutôt, qu'ils ont des ancêtres communs), on comprend que la question du territoire tourne autour de la réalisation d'un programme de *relationnalité* entre êtres qu'il faut inscrire dans une matérialité ou, pour mieux dire, dans des *matériaux* spécifiques. D'un côté, donc, relation, pas simple agression (car ce n'est que occasionnellement que le territoire comporte exclusion et refoulement, le plus souvent il comporte médiation, inclusion et hiérarchisation) ; de l'autre côté, travail complexe sur les matériaux pour les rendre expressifs : « les problèmes qui intéressent une araignée – remarque l'éthologue Rémy Chauvin – ce sont ceux qui lui sont posés en termes de fils ; pour une abeille il faut qu'ils soient en termes de cire ; en termes de branchettes pour un castor, de brindilles pour une fourmi, de carton pour une guêpe ». Et l'être humain problématise d'une façon poli-matiériste : en effet, l'artisan connaît ses matériaux à travers leur coefficient de pliability, leur résistance spécifique aux outils. Comme le dit aussi bien le mathématicien Grothendieck, « il y a la pulsion du contact avec ces matériaux qu'on façonne un à un, avec un soin amoureux, et qu'on ne connaît vraiment que par ce contact aimant ».

### *Constitutions territoriales*

Dans l'essai territorial, dans cet essai qu'est le territoire, il y a plusieurs niveaux relationnels qu'il faut prendre en compte. En fait, dans chaque territoire on trouve plusieurs activités qui se déroulent en même temps et qui forment des dimensions relationnelles du territoire. On trouve, notamment, des *possessions*, des *propriétés*, des *qualités* et des *capacités*. Ces aspects correspondent à des verbes que le territoire rend possibles : *on est* (on occupe de l'espace), *on a* (on possède en propriété, on détient en tant que "sien"), *on exprime* (on agit sur des autres et on est agi par eux), *on connaît* (on sonde, on cherche des repères, on se fait des cartes, on essaie de rendre visibles des donnés). Même une liste très sommaire de ces activités nous donne une idée de l'ampleur des activités que les territoires rendent possible. Cela pose aussi la question de la "capacité" des territoires : limites de ressources, du peuplement, de coexistence.

Les territoires ont été souvent décrits à partir du dispositif du *claim*, de la demande à travers laquelle un sujet vise à s'appropriier de l'espace. Du point de vue des niveaux relationnels que l'on vient d'introduire, on voit bien que, avec l'instauration d'un territoire, il s'agit en effet de produire une sorte d'articulation, ou bien *jointure*, entre certaines qualités et certaines propriétés. A travers cette jointure, un ensemble des *qualités* peut devenir *expressif*, en se référant à quelqu'un qui possède ces qualités. Cette jointure correspond à une visibilisation matérielle à l'intérieur d'un milieu, en vue d'une relation sociale. Les territoires sont donc une façon de gérer la multiplicité des qualités qui se manifestent à chaque seuil de diversité, mais qui n'ont pas encore de propriétaire (on peut penser à des qualités comme la beauté, la fragilité, la lenteur, la résilience...). *Stricto sensu*, les qualités ne peuvent pas être *hiérarchisées* (contrairement à ce que l'on cherche de plus en plus à faire à notre époque "qualitométrique", où on lance par exemple des slogans idiots tels que "mesurer l'excellence"...), mais seulement *exprimées*, car chaque expression renvoie à un style singulier. En faisant converger des qualités avec des propriétés, ce qui émerge est une *signature* – ce que Simmel, en se référant au paysage, appelait *Stimmung* (le *genius loci* des anciens). Chaque territoire implique donc une telle signature, ou même un *signage*, une signalisation, qui sont comme le témoignage d'un ensemble des qualités qui deviennent propres à quelqu'un. Les territoires sont donc *claimed* dans le sens qu'ils sont signés, mais d'une signature qui n'est pas simplement le phénomène d'un corps ou d'un individu biologique.

L'expressivité est souvent perçue comme moment déchirant, démesuré. Mais, en fait, l'expression est une espèce de phase expérimentale de la mesure territoriale (mesure mesurante plutôt que mesure mesurée). La dimension expressive des territoires est étroitement liée au caractère de *contingence* de l'action : puisque rien ne garantit a priori le succès de l'action, l'essai territorial est toujours expérimental. L'excès et la transgression ne sont donc pas simplement une négation de chaque mesure ; par contre, ils impliquent un écart, une discontinuité entre mesures, une coupure, suspension ou entre-temps où, dans une sorte de vertige de possibilités, on se demande radicalement : "Quelle mesure? Pour qui? Et pourquoi?".

Dès lors que l'on considère la composition fonctionnelle et expressive d'un territoire, on est un peu mieux placé pour reconnaître l'existence d'une véritable "constitution" territoriale. C'est cela, effectivement, qui correspond à la signature territoriale. La constitution des territoires relève aussi bien du verbe "mesurer" que du verbe "exprimer". D'un côté, on essaie de mesurer une composition de plusieurs êtres qui se rencontrent, avec leurs distances critiques, leurs transits, leurs croisements : d'ici viennent les techniques de la loi, de l'administration, de l'aménagement, de la gestion et, plus

généralement, de toute discipline qui vise à exercer une maîtrise. De l'autre côté, on vise à exprimer des qualités, des expériences de voisinage, intimité, appartenance, identité, nostalgie et, plus généralement, tout ce qui relève de la question de l'*habiter*. Être-dans est toujours déjà être-dans-avec. L'existence de la planète en tant que *oikoumène* y joue un rôle fondamental : si le territoire n'est pas une simple extension de terre, il serait toutefois impossible de faire des territoires sans *la Terre* : respiration, nourriture, évolution, et l'admirable travail des bactéries.

### *Zonalité*

De cette double tâche constitutive – tâche de mesure et tâche d'expression – découle l'aspect à la fois extensif et intensif de chaque territoire. Faire un territoire c'est tracer ou dessiner une frontière, dans le sens précis de limite. Certainement, la territorialisation est une façon d'arpenter les lieux, ce qui renvoie à tout un ensemble de pratiques et de technologies de marquage (de la borne au cadastre au SIG...). Mais il ne faudrait pas oublier que la frontière est toujours précédée par (et, peut-être, n'émerge qu'à partir de) un type de milieu spécial, une "zonalité" plus souple et plus vague. En fait, la notion de zone implique la perception d'une discontinuité qualitative qui n'est pas encore parfaitement appropriée : pour beaucoup d'expérimentateurs territoriaux – on peut penser par exemple à « l'espèce de brousse, de *no man's land*, qui s'étendait entre la zone de fortifications et le champ de courses d'Auteuil » décrite par Michel Leiris dans son essai *Le sacré dans la vie quotidienne*, ou bien à la zone de *Stalker* (mais l'océan de *Solaris* n'est pas différent) chez Andrej Tarkovskij – il s'agit de l'expérience de l'intense.

La zone est douée de seuils dont on s'aperçoit qu'on les franchit même si l'on ne sait trop bien quand ni où. Ce sont des seuils d'approche, d'abordage. Dans les milieux zonales, on s'aperçoit d'une atmosphère particulière, unique. Parfois, elle est "vectorisée", dans le sens qu'elle nous amène en profondeur dans un local, envers les sources souvent mystérieuses qui sont à l'origine – au centre – de la puissance qu'on ressent. Rappelons aussi que le vecteur peut se révéler aussi très puissant, en créant des véritables "points de non-retour", des *Feux*, comme les appela Marguerite Yourcenar, voire la Duke's Oak chez Shakespeare dans *Le Songe d'une nuit d'été*. Ce aspect ne peut pas être réduit à une simple opération de traçage, mais constitue une véritable apparition, un événement, voire un avènement. Chaque véritable exploration territoriale se fait donc *en profondeur*, car dans le territoire il n'y a pas séparation possible entre construction et découverte. Le fait que l'on fait nos territoires n'empêche pas que on le parcourt en aventure, qu'on les

découvre chaque fois : comme disaient déjà les sciences de police du 18ème « il faut sonder le territoire ».

### *Ni fixité ni fermeture ni continuité spatiale*

Si on accepte ces remarques, on peut aussi arriver à voir que, contrairement à ce que certains théoriciens ont affirmé, ni la fixité ni la fermeture ni la continuité spatiale ne peuvent être considérées comme des caractères fondateurs des territoires. Cela pour plusieurs raisons. Au premier niveau, comme le remarquait déjà très bien André Leroi-Gourhan, « la fréquentation du territoire implique l'existence de trajets périodiquement parcourus ». Le territoire est donc une question de parcours, circulations, trajectoires, mobilités. Se déplacer, se croiser etc. ne sont pas des exceptions, mais plutôt les actes qui donnent consistance au territoire. Les trajets internes à un territoire sont aussi les lignes de coupure qui, potentiellement, vont constituer des nouvelles frontières, des nouvelles formations territoriales. Au deuxième niveau, quoique la fermeture est une tendance spatiale diffuse, son aboutissement n'amène pas à la réalisation plus parfaite d'un territoire mais, bien au contraire, à sa destruction. Vers la fin du XVIII siècle, Fichte théorisait l'état économique totale clos, mais ce n'était qu'une chimère : si on considère l'histoire du capitalisme, on voit que c'est plutôt l'oscillation entre ouverture et clôture qui est caractéristique des territoires économico-politiques : c'est aussi la raison pour laquelle les territoires son également des rythmes. Au troisième niveau, plus radicalement, le territoire est lui-même mobile. La continuité territoriale n'est pas nécessairement une continuité spatiale, ce qui devient évident si on considère l'exemple de la Torah en tant que territoire mobile des juifs. On échappera donc à la "piège territoriale" de l'équivalence entre territoire et localisme. Au cœur des actes territoriaux, des éléments distincts sont en quelque sorte pris ensemble, il s'y joue une "fixation" spécifique : et même dans le cas où cette prise n'est réalisée que pour une courte période de temps (quel est le temps d'une embrassade?), le territoire peut persister par résonance, par écho de la prise initiale (ainsi, la pensée dite "magique" connaît déjà bien cet effet territorial dans la forme de "loi de contact" ; et, en poussant l'idée, on peut arriver à penser chaque groupe humain comme formation territoriale et production de territorialisation). Dans tous les cas, on n'a pas à faire dans ces cas à un simple accrochage, ce qui présupposerait la passivité du support, mais plutôt à la mise en résonance réciproque des éléments constitutifs : activation et réactivité sont les véritables composants de la mobilité territoriale.

Nous ne vivons pas à l'époque de la fin des territoires, nous vivons à l'âge de leur démultiplication. Loin de se contenter de l'équation entre territoire et état, la production

territoriale contemporaine est techniquement et expressivement diversifiée, morcelée, stratifiée, croisée, parfois d'une façon excessive, lourde à gérer – territorialisation de foule, retour des foules un siècle après le grand débats sur les foules de fin XIX siècle. Pour arriver à une compréhension adéquate des nos territoires contemporaines et de leurs conséquences sur notre vie il faut les sonder en suivant leur enfilade, en décrivant leurs reversements, en captant leurs mélanges topologiques. Surtout, on aura besoin de prendre soin de nos territoires, sur plusieurs échelles et dans des dimensions différentes, ces territoires qu'on a aussi démesurément remplis dans un époque d'abondance des moyens qui est vraisemblablement finie. Une territoriologie en tant que science des territoires ne peut que commencer par la constatation que, pour ainsi dire, "les territoires vivent" ; et la vie des territoires n'est ni une vie organique ni une vie organisationnelle (comme a rêvé, respectivement, la sociologie du 19ème et du 20ème) : en vérité, pour le comprendre nous aurons besoin de toute autre vocabulaire sociologique...



## *Bibliographie*

CANETTI, E., *Le territoire de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1978.

CHAUVIN, R., *L'Éthologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1975.

DEBORD, G., « Théorie de la dérive » (1956), *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2006.

LEIRIS, M., « Le sacré dans la vie quotidienne » (1938), in Denis Hollier (dir.), *Le Collège de sociologie, 1937-1939*, Paris, Gallimard, 1995.

LEROI-GOURHAN, A., *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.

SHAKESPEARE, W., « A Midsummer Night's Dream » (1594), in *The Complete Works*, Clarendon, Oxford, 1988.

SIMMEL, G., « The Philosophy of Landscape » (1913), *Theory, Culture & Society*, vol. 24, n.7-8, 2007, p. 20-29.

TARKOVSKIJ, A., *Stalker*, film, Dom Kino, Moscou, 1979.

WEBER, M., « Politik als Beruf » (1919), *Gesammelte Politische Schriften*, Tübingen, Mohr, 1988.

YOURCENAR, M., *Feux* (1936), Paris, Gallimard, 1993.